

LE RETOUR

AU

DEPARTEMENT,

PIÈCE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

PAR

MM. P^{re} TOURNEMINE ET ANICET.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 3 NOVEMBRE 1828.

~~~~~  
PRIX : 1 F. 6q.  
~~~~~



Paris.

CHEZ L'ÉDITEUR, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o 2.

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE, COUR DES FONTAINES,

N^o 4, ET PASSAGE DE HENRI IV,

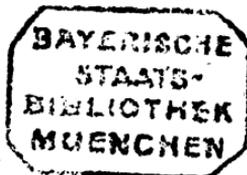
N^{os} 10, 12 ET 14.

1828.

PÉRONNAGES..**ACTEURS.**

LE COMTE CHARLES, Député. . .	MM. CHÉRI.
ERNEST ; Jeune officier d'infanterie, élevé par ses soins.	DAVESNE.
SIMON, Ex-Brigadier.	BARRON.
GÉDÉON, Adjoint du maire. . . }	DUBOURJAL. JOLY.
PIERRE, Jeune villageois. . . .	PAUL.
SUZANNE, Fille de Simon. . . .	M ^{me} . DUBOURJAL.
Un Notaire.	
Un Paysan.	
Villageois, Villageoises.	
Gardes-Chasses, Domestiques.	

(La Scène est en Bresse, dans les environs de Bourg, au château du comte Charles.)

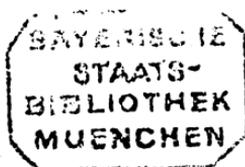


Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

PARIS, le 15 octobre 1828.

Par ordre de Son Exc. :

Le Chef du Bureau des Théâtres,
COUPART.



LE RETOUR AU DEPARTEMENT,

PIÈCE EN UN ACTE MÉLÉE DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un parc ; au premier plan à droite du spectateur, un joli pavillon anglais avec fenêtres ouvrant sur la Scène ; de l'autre côté, un peu plus haut, un bosquet de verdure, et au fond, une grille, au-delà de laquelle on aperçoit encore les jardins. Une table, des sièges, des vases de fleurs, etc.

Au lever du rideau, quelques villageoises tressent des guirlandes, des paysans les attachent aux arbres, et d'autres mettent tout en ordre sur la Scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.

SIMON.

Ah ! ça, voyons, vous autres, il faut aujourd'hui r'doubler d'activité. Songez que le comte Charles, notre député, arrive dans une heure.

UN PAYSAN.

Oh ! soyez tranquille, père Simon, tout est prêt.

SIMON.

En ce cas, M. Gédéon que je vois arriver, ne pourra qu'approuver contre son habitude.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GÉDÉON.

SIMON.

Salut à monsieur l'Adjoint.

GÉDÉON.

Serviteur monsieur Simon (*aux paysans et aux paysannes qui le saluent*), bonjour mes amis; je viens pour faire hâter les préparatifs.

SIMON.

En ce cas, ce n'était guère la peine de vous déranger, car vous voyez que tout est furieusement avancé; j'ai endossé mon habit de fête, et, excepté la toilette de ma fille, tout est fini.

GÉDÉON.

Ah!... à propos de votre fille, savez-vous, mon cher, que vous êtes bien imprudent de la laisser courtiser comme vous le faites; ça fait jaser dans le village. On dit que monsieur Ernest, ce jeune officier que monsieur le Comte a élevé, en perd la tête, et que Pierre, le fils du fermier du château, néglige pour Suzanne ses semailles, son potager et ses cla-ches. Il faut prendre garde à ces choses-là... la vertu d'une femme, c'est si casuel!

AIR : *De la Sentinelle.*

Chez nos jeun's fill's ce qu'on nomme vertu,
Est à peu près un billet que l'usage
Veut que l'on paie au terme convenu,
Et ce n' doit êtr' qu'au jour du mariage;
Mais trop souvent, imprudente beauté,
Désir' plus tôt acquitter sa créance,
Et l' billet, loin d'êtr' protesté,
Par ell' quelquefois est acquitté
Long-temps avant son échéance.

SIMON.

Je vous remercie de l'avis, monsieur Gédéon, mais, voyez-vous, ma fille est honnête, et je crois qu'on serait fort mal reçu de venir lui en conter; monsieur Ernest est un jeune homme un peu léger, mais il est déjà officier; fils d'un de ses anciens compagnons d'armes, mon général a pour lui la plus grande amitié; et morbleu, ce doit être un honnête homme. Quant à Pierre, il aime Suzanne, et c'est avec ma permission qu'il lui fait la cour; il n'a pas d'esprit, mais je l'connais, et je vous répons qu'il a autant d'honneur que de courage; ainsi vous voyez que je puis être tranquille des deux côtés.

(5)

GÉDÉON.

(*On entend le bruit du tambour.*) Mais quel est ce bruit ?

SIMON.

Ce sont nos gardes-champêtres qui font l'exercice. J'ai nommé Pierre mon sergent de bataille. Ce gaillard là se sert presque aussi bien d'un sabre qu'il fait manœuvrer adroitement sa charrue.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIERRE, PAYSANS armés et GARDES-CHAMPÊTRES.

PIERRE.

Halte!... front... Eh! ben papa Simon, qu'en dites-vous ?

SIMON.

Mon compliment, Pierre..... tu as presque l'air guerrier !

PIERRE.

Ah! l' costume n'y fait rien. l' cœur y est, c'est l'essentiel, et quoique j' soyons pas personnellement soldat, si fallait dégafner, j' parie ben que j' reculerais pas plus que monsieur Ernest qu'est officier et qu'est si fiérot.

GÉDÉON (*à part*).

Voyez-vous la jalousie qui perce.

SIMON (*s'adressant à tous*).

Ah! ça, voyons, en ma qualité de général, il faut que je vous fasse connaître mon ordre du jour. J'ai compté sur vous pour m'aider à recevoir dignement monsieur le Comte ; songez que c'est l'un des plus braves défenseurs de la cause commune.

PIERRE.

Pardine, c'est pas déjà si difficile d'être brave à la Chambre!

AIR : *Du Château perdu.*

J' sais autrefois comment s' battait not' maître,
Son poste était toujours l' plus périlleux ;
Mais à Paris, j' crois ben, sans m' y counaître,
Que ses combats n' sont pas si dangereux.

On doit souvent, au feu de la Mitraille,
Un œil de verre, une jambe de bois ;
Mais monsieur l'Comt' sur c'nouveau champ d' bataille,
N'peut attraper qu'une extinction d' voix.

SIMON.

Imbécile!

PIERRE.

Dites donc, père Simon, la toilette d' vot' fille doit être finie, n'est-ce pas? je vas lui faire une réception soignée. Voyons, vous autres, attention au commandement : serrez les rangs, portez, présentez armes... Ah! ça, dis donc, est-ce que tu ne m'entends pas toi; fais-moi donc le plaisir de porter arme, s'il vous plaît? c'est ça... allons, en avant le tambour, battez les champs.

(*On exécute tant bien que mal les ordres de Pierre, Suzanne paraît.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Ah! bon Dieu, que de bruit! est-ce que monsieur le Comte est arrivé?

PIERRE (*gaiement*).

Non, mam'zelle, mais j'ai voulu vous recevoir en officier, et j' m'en suis pas plus mal tiré qu'un autre, n'est-ce pas père Simon?

SIMON.

C'est très-bien, mon garçon; mais l'heure avance, monsieur le Comte ne doit pas être loin; tu vas te mettre à la tête de ton régiment, te porter en grand' garde sur la route, et tu feras faire feu de peloton aussitôt que tu apercevras la voiture. Ah! si j'avais du canon, je le recevrais bien encore mieux!

GÉDÉON (*vivement*).

Du canon! Vous voulez donc démolir la commune?... y pensez-vous?

(7)

SIMON.

Et oui, corbleu!... ça s'rait presque d'circonstance aussi!

AIR : *Mon Galoubet.*

Un coup d'canon (bis.)

Résonn' si bien à mon oreille!

J'en ai presque oublié le son;

Si quelquefois notre gloire sommeille,
En ce moment, en Grèce, ell' se réveille

Aux coups d'canon. (ter.)

PIERRE.

Ah! ben, père Simon, consolez-vous. L' carillonneur a promis d' faire autant de bruit que possible, et je suis sûr qu'on n' s'entendra pas.

SIMON.

Allons, c'est bien. Vous m'avez tous entendu, en avant, marche

CHŒUR.

AIR : *De la marche du siège de Corinthe.*

N' songeons qu'à la gaité

Chantons not' Député,

Sen retour en ces lieux

Va combler tous nos vœux.

SUZANNE.

Que chaque fille

Lui présent' des bouquets,

C'est un' famille

Heureuse d' ses bienfaits.

CHŒUR.

N' songeons qu'à la gaité, etc.

(*Pierre sort à la tête des gardes et des villageois.*)

SCÈNE V.

GÉDÉON, SIMON, SUZANNE.

GÉDÉON.

Peste! comme vous les faites manœuvrer! Savez-vous, mon cher Simon, que M. le Comte ne saurait trop récompenser le zèle que vous mettez....

SIMON.

Que parlez-vous de récompense!

GÉDÉON.

Est bien ; mais vous pensez qu'il ne peut être ingrat, et je sais de bonne part que son intention est de doter Suzanne, et de la marier.

SUZANNE (avec émotion.)

Me marier !!!

SIMON.

Vous plaisantez.

GÉDÉON.

Nullement.

SIMON.

Eh bien, mon enfant, est-ce que cela te chagrine ?

SUZANNE.

Je suis si heureuse près de vous !

SIMON.

Cesseras-tu de l'être, en ayant pour mari un garçon, laborieux, sage, enfin... Pierre ?

GÉDÉON et SUZANNE.

Pierre !!!

GÉDÉON.

Il me semble, maître Simon, que la protection de M. le Comte pouvait vous faire prétendre à un parti plus brillant...

SIMON.

Pierre n'est-il pas le fils d'un honnête laboureur ? n'a-t-il pas sauvé la vie à Suzanne le jour où, se promenant sur la pièce d'eau avec monsieur Ernest, le bateau chavira ?

GÉDÉON.

La reconnaissance est sans doute un beau sentiment, mais le cœur de la gentille Suzanne...

SIMON.

Appartient à Pierre, n'est-il pas vrai mon enfant ?

SUZANNE (se précipitant dans les bras de son père.)

Mon père, je n'aime que vous.

SIMON.

Ce n'est pas répondre ça.

(On entend au dehors la voix d'Ernest.)

GÉDÉON.

Ah ! ah ! voilà M. Ernest.

SUZANNE (émue et vivement).

Monsieur Ernest !!!

SIMON. (*qui a remarqué le mouvement de sa fille.*)
Que veut dire... Gédéon m'aurait-il dit la vérité.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST (*à la cantonade.*)

Hâte-toi Paul.

GÉDÉON (*l'abordant.*)

Monsieur Ernest, je suis bien votre serviteur.

ERNEST.

Ah! c'est vous, M. Gédéon, comment se gouverne la commune?

GÉDÉON.

Mais, Monsieur...

ERNEST (*allant à Suzanne sans écouter Gédéon.*)

Bonjour Suzanne.

SIMON (*à part.*)

Ce ton familier... (*Haut à Ernest.*) Je vous croyais déjà parti au-devant de M. le Comte, mon officier?

ERNEST.

Paul, selle mon cheval. En attendant, j'ai voulu jeter un coup d'œil sur vos préparatifs.

(*Ernest, Gédéon et Simon remontent la scène.*)

SUZANNE (*à part.*)

Je crains que mon père n'ait vu mon émotion, mais c'est plus fort que moi.

ERNEST (*en scène.*)

C'est à merveille.

GÉDÉON.

Si M. Ernest le permet, je prendrai congé de lui? (*À Simon.*) Simon, ne m'accompagnez-vous pas? vous m'avez promis de me faire voir la salle du festin.

ERNEST.

Allez, mes bons amis, que je ne vous retienne pas. Suzanne voudra bien me tenir compagnie, jusqu'à ce que Paul ait fini.

SIMON (*hésite s'il laissera sa fille seule avec Ernest.*)

(*Avec sévérité.*) N'oubliez pas, ma fille, les desseins que j'ai formés sur vous. — Je suis à vos ordres, M. Gédéon.

j'aurai d'ailleurs un service à vous demander... je viens de concevoir un projet... (*A part.*) Oui, il n'y a pas de temps à perdre !

(*Simon et Gédéon sortent.*)

SCÈNE VII.

ERNEST, SUZANNE.

ERNEST.

Qu'a voulu dire Simon en nous quittant, se douterait-il?..

SUZANNE (*ingénuement*).

Dam', monsieur Ernest, y m' semble que ça se voit de reste ; j'ai beau vouloir prendre de l'assurance, je n' peux pas m'empêcher de rougir quand on prononce vot' nom, et d'être triste quand on me parle de mon mariage avec Pierre.

ERNEST (*avec passion*).

Charmante Suzanne, si tu savais combien elles sont précieuses pour mon cœur ces preuves de ta tendresse!

SUZANNE.

Je n' sais pourquoi, mais j' crains toujours que c't'amour-là finisse mal ; j'ai bien du plaisir à vous entendre, et pourtant, depuis que vous m'avez dit que j' vous aimais, depuis que vous me l'avez persuadé, je n' suis plus la même. J'étais si heureuse il y a six mois!

AIR : *Voilà trois ans qu'en ce village* (de Léocadie),

Près de mon père, en mon humble village,

J'étais sans chagrin, sans détour,

Heureuse encor des plaisirs de mon âge,

J'ignorais jusqu'au mot d'amour ;

Alors monsieur vous n'étiez pas de r'tour !

Mais dès l'instant qu' vous vintes à paraître,

Un feu secret s'empara de mon cœur ;

Si c'est l'amour que vous m' fites connaître, } 3 fois.

Ah ! l'amour n'est donc pas le bonheur.

ERNEST (*vivement*).

Que dis-tu, chère Suzanne ! si l'amour cause quelques peines, ne lui devons-nous pas aussi mille émotions délicieuses ! si mon absence te chagrine, mon retour aussi te comble de joie ; nous voir est pour nous la félicité même, et quand je suis à tes genoux, quand ma main presse la

tienne, lorsque je te peins l'avenir charmant que l'hymen nous prépare, tous tes chagrins s'évanouissent, le sourire reparait sur tes lèvres, et tu dis alors : l'amour est le bonheur !

SUZANNE.

Allons, v'là qu'il va me le prouver encore ! c'est drôle, que quand j' vous écoute, j' n'ai plus l' courage d'être malheureuse ; et pourtant, j'avais promis à ce pauvre Pierre de l'épouser.

ERNEST.

Pourquoi nous occuper de cet imbécile ; avec lui, tu ne serais jamais que la petite fermière du château, tandis qu'avec moi...

SUZANNE.

Oh ! j' n'ai pas d'ambition, monsieur Ernest.

AIR : *De M. Botte.*

Sans être vaine et légère ;
De l'art empruntant l'secours,
Le seul désir de vous plaire,
Me ferait changer d'atours.
Sûr' de votre amour extrême,
Pourquoi voudrais-je être mieux,
S'il est vrai qu' celle qu'on aime,
Soit la plus belle à nos yeux.
Sans être vaine, etc.
Qu'aurai-j' besoin d'êtr' coquette,
Si j'vous plais toujours ainsi,
S'lon moi, l'cœur mieux qu' la toilette
Doit captiver un mari.
Sans être vaine, etc.

ERNEST, (*tombant à ses pieds.*)

Ah ! tu me rends le plus heureux des hommes ! (*il lui baise la main.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE (*accourant.*)

Monsieur Ernest ! monsieur Ernest ! v'là monsieur le Comte, v'là... (*s'arrêtant tout court.*) Ah ! mon dieu... est-ce que j'ai la berlue?... qu'est-ce que j' vois là !

ERNEST (*se relevant.*)

Eh! c'est ce pauvre Pierre.

PIERRE.

Oui... oui, monsieur, c'est moi. J'vous dérange, n'est-ce pas? c'est dommage!...

ERNEST, (*sans paraître l'avoir entendu.*)

Tu dis donc que l'on vient d'apercevoir la voiture de monsieur le Comte?

PIERRE (*se contenant.*)

Oui, oui, là bas, près d' l'obélisque qu'est sur la route. (*à Suzanne.*) Fi, la coquette...

ERNEST.

Ce bon Charles! il me tarde tant de le serrer dans mes bras!

PIERRE, (*avec malice.*)

Tiens, c'te chose, vous n'étiez pas si pressé tout à l'heure.

SUZANNE.

Ah ça, voulez-vous bien vous taire, monsieur Pierre.

PIERRE.

Que je m'taise? que je m'taise? eh! ben non, j' veux parler, moi; j' veux vous dire que vous êtes une ambitieuse, une perfide, une inconstante; ne devriez-vous pas rougir de mener une pareille conduite? fi mamselle...

ERNEST.

Comment tu serais assez jaloux pour oser soupçonner...

PIERRE.

Pardine, c'est pas assez visible, n'est-ce pas? vous croyez peut-être que j' n'ons pas deviné vos projets? quoique j'ai l'air un peu simple, j'y vois plus clair que vous n' pensez; c' qui vous r'tient ici, c'est mamselle Suzanne sur qui vous n' pouvez avoir que d' mauvais desseins.

ERNEST (*vivement.*)

Qu'oses-tu dire?

SUZANNE (*de même.*)

M. Ernest, je vous en supplie, ne vous fâchez pas.

PIERRE (*à Suzanne.*)

C'était franchement que j' vous aimais, moi, je m' serais mis, et j' me metrais encore dans l' feu pour vous; la preuve c'est que je m' suis déjà mis dans l'eau; j' voulais vous rendre heureux... mais je n' souffrirai pas que monsieur vous fasse d' la peine, allez, et morgué, tout militaire qu'il est, s'il ne

s' souvient pas qu' vous êtes la fille d'un honnête homme qu'a gagné ses chevrons sur le champ de bataille, je lui ferai voir...

SUZANNE.

O ciel!...

ERNEST.

C'en est trop!

(On entend quelques coups de fusil, et les cris de vive monsieur le Comte.)

ERNEST (sortant avec colère.)

Misérable paysan, je te ferai chasser.

PIERRE (que Suzanne retient).

Ah! ça, c'est trop fort!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE CHARLES, SIMON, GEDÉON, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, GARDÉS-CHASSES, DOMESTIQUES DU CHATEAU.

CHOEUR.

AIR : *Honneur et gloire* (Muette de Portici).

Dans notre heureuse province,
Quel bonheur de le recevoir.
Toujours fidèle au prince,
Il a su faire son devoir.
Pour lui prouver tout notre amour,
Célébrons, amis, son retour.

(Les gardes font une nouvelle décharge de leurs armes, les tambours battent, Suzanne se met à la tête des jeunes filles, et vient offrir des fleurs au Comte.)

LE COMTE (avec émotion).

Que faites vous mes amis ?

AIR : *Vaudeville du premier prix.*

Pourquoi donc m'entourer d'hommages,
Je n'ai rempli que votre espoir ?
Appelé par tous vos suffrages,
Ai-je fait plus que mon devoir ?
Oui, de votre honneur, je pense,
Vous nous aviez rendus garans,
Nous l'avions promis à la France,
Nous avons tenus nos sermens (bis.)

TOUS.

Vive monsieur le Comte!

LE COMTE (*avec bonté*).

Mes amis, je suis sensible à votre bon accueil... interprète de vos vœux, j'ai obtenu tout ce que j'ai cru devoir solliciter pour vous; le bâtiment de la mairie sera continué, vos chemins seront entièrement réparés... et quant au pauvre Gervais, dont la ferme a été incendiée il y a quelques mois, une royale main vient d'essuyer ses larmes; je suis chargé de lui remettre une somme qui l'indemniserà des pertes qu'il a faites. Voilà, mes amis, les nouveaux bienfaits que je suis heureux de pouvoir vous annoncer.

TOUS.

Vive monsieur le Comte!

SIMON.

Mon Général, tout est prêt au château pour vous recevoir; la table est servie, et lorsque vous voudrez...

LE COMTE.

Bien, mon bon Simon, je te remercie de tes soins, car je suis sûr que tu te seras donné bien du mal aujourd'hui. Tu m'as presque reçu comme dans une ville de guerre!

SIMON.

Ah! j'aurais voulu pouvoir faire davantage, mon général. J'aurais été fier de vous rendre les honneurs qui vous sont dûs... les ressources m'ont manquées... enfin qu'voulez-vous, l'intention y est toujours.

LE COMTE (*lui tendant la main*).

Touche-là, mon vieux camarade; (*Simon hésite*) touche-là, te dis-je.

AIR : *Du vaudeville de Turenne.*

Jadis, sur le champ de bataille,
Et par le malheur réunis,
C'est sous le feu de la mitraille
Que nous jurâmes d'être amis. (bis.)

SIMON.

Mais votre rang...

LE COMTE.

Ne peut mettre d'entrave,

A ce devoir, à ce serment sacré,
Un honnête homme est toujours honoré
Lorsqu'il serre la main d'un brave. (ter.)

GÉDÉON (*s'avancant*).

M. le Comte me permettra-t-il d'oser à mon tour...

LE COMTE.

Eh! c'est vous, mon cher monsieur Gédéon!

GÉDÉON (*humblement*).

Monsieur le Comte connaît l'attachement que je porte à sa personne, et mon zèle pour tout ce qui regarde l'intérêt de la Commune?... c'est moi que ces honnêtes habitans ont chargé de le complimenter, et s'il veut bien avoir la bonté de me prêter un moment d'attention..., je vais...

LE COMTE (*souriant*).

Comment donc, avec le plus grand plaisir. Je me souviens encore qu'à l'âge de dix ans, je voyais en pareille circonstance M. le Bailli venir haranguer mon père. Ces jours-là, le vin coulait à longs flots pour tout le monde, on dansait dans le parc, et l'orateur restait même à dîner avec nous.

GÉDÉON (*vivement*).

Quoi! il dînait avec vous... Ah! c'était le bon temps alors, monsieur le Comte!

LE COMTE.

Je ne changerai rien à cet usage; tout se fera de même aujourd'hui; et pour vous le prouver, je vous prie de vouloir bien nous suivre au château: c'est entre le Madère et le Champagne que je veux vous entendre.

GÉDÉON (*s'inclinant*).

Ah! monsieur la Comte, un aussi grand honneur.....

LE COMTE.

Acceptez sans façons.

GÉDÉON.

J'accepte, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Simon, permets à ces bons villageois l'entrée du parc; tu veilleras à ce qu'ils ne manquent de rien.

SIMON.

Soyez tranquille, mon Général, j'ai soin d'eux.

SUZANNE (*à part*).

Et moi, je vais aller changer de toilette; car M. Ernest m'a engagée pour la première contredanse.

(*Les domestiques remontent la scène. Pendant ce temps, Simon s'approche du Comte et lui dit à voix basse:*)

SIMON.

M. le Comte veut-il bien m'accorder un moment d'entretien.

LE COMTE (*de même à Simon.*)

Attends-moi dans cette partie du parc, je ne tarderai pas à t'y rejoindre.

REPRISE DU CHŒUR.

Dans notre heureuse province,
Quel bonheur de le recevoir,
Toujours fidèle au prince,
Il a su faire son devoir.
Pour lui prouver tout notre amour,
Amis célèbrons son retour.

(*Le Comte sort, accompagné de Gédéon, d'Ernest et de tous les villageois. Suzanne est rentrée.*)

SCÈNE X.

SIMON, PIERRE.

PIERRE (*arrétant Simon avec mystère, et le ramenant sur le devant du théâtre.*)

Chut... y faut que j' vous parle... seul, et en particulier.

SIMON.

Eh! bon dieu, mon pauvre garçon, comme te voilà pâle!

PIERRE.

J' crois ben, la colère m' étouffe, et l' sang m' monte à la tête.

SIMON (*vivement*).

Voyons, voyons, parle; qu' est-il arrivé?... est-ce que le feu serait au château?

PIERRE.

Le feu! c' est encore bien pis ma foi!

SIMON.

Ah ça! dis-moi, es-tu devenu fou?

PIERRE (*pleurant*).

Eh ben oui, là, j' suis fou; je n' sais ni c' que j' veux, ni c' que j' fais, ni c' que j' dis; j' ai perdu ma tête, quoi.

SIMON.

Eh! imbécile! cherche là ta tête, à qui diable en a-t-il donc!

PIERRE.

A qui j' en ai? à tout le monde. On m' a trompé, victime, assassiné; mais jarni, j' roule dans ma tête un projet...

SIMON.

Pierre, tu commences à lasser ma patience, explique-toi vite plus clairement, où sinon je te vas... allons, réponds, qu'est-ce qu'on t'a fait?

PIERRE (*pleurant.*)

Ce qu'on m'a fait! dites donc c' qu'on nous a fait.

SIMON.

Bon! j'en suis donc aussi, moi?

PIERRE (*de même.*)

J' crois ben, et mamselle vot' fille...

SIMON (*vivement.*)

Suzanne!... si quelqu'un s'avisait de lui manquer...

PIERRE.

Oh qu' non! qui n' veut pas la... enfin suffit...

SIMON (*le secouant avec force.*)

Mais achève donc, butor.

PIERRE.

Oui... oui... père Simon, j' vas tout vous dire... vous vous souv'nez des beaux projets de bonheur qu' nous avons faits, n'est-ce pas? vous savez combien j' vous suis d'attache, et jusqu'à quel point j'aime vot' fille? eh ben! les projets d' bonheur, l'amour, la noce et la fille... tout ça est tombé dans l'eau.

SIMON (*vivement.*)

O ciel!... par quel malheur...

PIERRE.

Pardine, parceque c'est nn' coquette qui écoute les cajolerieç d' vot' beau monsieur Ernest.

SIMON (*revenant de sa frayeur.*)

Eh quoi grosse bête, ce n'est que de ça qu'il s'agit?... tu m'avais fait une peur!...

PIERRE.

Comment que d' ça? eh ben! vous trouvez p't-être que c'est pas assez!

SIMON.

Laisse-moi donc, est-ce qu'il est possible que monsieur Ernest songe à Suzanne, il ne peut pas l'épouser... ainsi...

PIERRE.

C'est ben à cause d' ça qu' c'est encore plus dangereux; comment père inconséquent et sans expérience qu' vous êtes, vous n' devinez pas c' que le loup veut faire de la bra-

bis? vous, un vieux troupiér, on vous met l' nez sur l' canon, et vous n' sentez pas la poudre?

SIMON.

Ah! ça dis-moi donc, conscrit, est-ce que tu voudrais me faire la leçon? ce que tu viens de m'apprendre ne me surprend pas. Je me suis bien aperçu que M. Ernest trouvait Suzanne gentille, et malgré que je sois sûr d'elle, j'ai résolu d'y mettre bon ordre, mes mesures sont prises.

PIERRE.-

Vous êtes sûr d'elle... c'est possible, mais ça n'empêche pas ..

AIR : *Depuis deux ans je tambourine.*

ou : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Rien qu' d'y penser, j'enrage encore ;

J' l'ous surpris et j'en somm' certain.

Il lui disait : Je vous adore,
Et puis, il lui baisait la main.

Or, vous sentez la conséquence

Que pourrait avoir cet affront,

Et qu' pour supporter cette offense,

Faudrait avoir un fameux front.

SIMON (*vivement*).

Il a osé se permettre...

PIERRE.

Il aurait p'-t-être ben r'commencé encore.

SIMON.

Et ma fille pouvait souffrir..

PIERRE,

Comment donc, ell' n' souffrait pas du tout, ell' n'a pas tant seulement cherché à s' défendre.

SIMON.

Et qu'est-ce que tu as fait?

PIERRE,

Moi? pardine, je m' suis fâché.

SIMON.

Contre M. Ernest?

PIERRE.

Certainement.. Vot' fille était insultée, vous n'étiez pas là pour la défendre, et si j' n'avais rien dit, je n'aurais pas été digne de l'amitié qu' vous m' portez.

SIMON.

Bien, Pierre! tu es un brave, tu as de ça, morbleu! et je t'en estime davantage : mais je me charge de cette affaire, et je t'ordonne d'oublier..

PIERRE.

Oublier... Oh! qu' non, y a eu des mots de lâchés, et faut qu' ça aille plus loin qu' ça. I m'a traité d' misérable paysan, il m'a dit qu'il me ferait chasser; comme si j'étais un domestique!... Jarniguai! je suis le fils d'un bon laboureur, et j'ons jamais porté la livrée de personne; il peut faire casser mon bail; v'là tout... et ça m'est égal; parc' qu'avec de bons bras, du courage et trois charrues, je ne mourrons jamais de faim; mais je ne m'en irai pas comme ça, sans rien dire, et morbleu!...

SIMON.

Comment, petit, tu voudrais te battre?

PIERRE.

Un peu... et c'est vous, que vous m' servirez d' témoin.

SIMON.

De témoin... contre M. Ernest!

PIERRE.

Pourquoi pas? est-ce que je l' vaux pas ben? Il est dans l' militaire et j' suis dans l' civil; v'là toute la différence, mais il n'est pas plus gros monsieur qu' moi. Comme lieutenant, son père servait son pays à l'armée, comme laboureur, le mien le sert dans les champs, vous voyez ben qu' nous sommes d' niveau.

SIMON.

Allons j'accepte (*A part.*) Cela sert mon projet; laissons le faire, je serai toujours bien à même d'empêcher...

PIERRE (*remontant la scène.*)

T'nez, t'nez, l' voici qui vient justement de ce côté, eh! vite, mettez-vous à l'écart, vous allez voir c' que j' vas lui dire.

SIMON.

Songe que je te recommande la prudence d'abord. (*Il se cache dans un bosquet, de manière à pouvoir tout entendre.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST (*en entrant.*)

Je ne sais où se cache cette petite Suzanne, depuis un quart-d'heure je la cherche... Pourvu que ce nigaud de ce matin n'ait pas instruit son père...

PIERRE (*s'approchant.*)

De toutes vos gentilleses, n'est-ce pas ? Oh ! j' pensais ben qu' ça vous contrarierait, mais quoi qu' vous m' ayez pris pour un imbécile, vous n' avez pas cru que j' étais muet, p' t- être ?

ERNEST (*vivement.*)

Quoi ! tu as eu l' audace d' aller dire à Simon...

PIERRE.

Tout c' que j' savais, tout c' que j' ai vu ; c' qu' est drôle, c' est qu' il n' a pas dutout été sensible à l' honneur qu' vous voulez lui faire.

ERNEST.

Misérable !!...

PIERRE (*ayant peine à se contenir.*)

Bon, encore ? vous m' avez d' jà appelé comm' ça ce matin ; deux fois ça n' sert à rien, puisque, probablement, nous n' pourrions nous battre qu' une.

ERNEST (*souriant.*)

Nous battre !.. par exemple, voilà du nouveau !

PIERRE (*de sang-froid.*)

Dam', y m' semble qu' c' est une proposition comme une autre ; vous qu' êtes militaire, ça doit vous être déjà arrivé ? moi, c' est la première fois, je n' y entends rien du tout, mais c' est égal, comme j' crois que vous n' voudriez pas accepter autr' chose, j' essaierai tout d' même.

ERNEST.

Ah ça, parles-tu sérieusement ? tu veux qu' avec un valet...

PIERRE (*s' échauffant.*)

Valet !... morbleu ! je ne l' ons jamais été ; M. le Comte, votre bienfaiteur, nous fait travailler, mais nous gagnons librement l' argent qu' il nous donne... regardez ben ça... n' y a pas de galons là-dessus... il y a del' honneur à labourer la terre, et le fer d' une charrue vaut ben le fer qui est dans votre fourreau.

ERNEST.

Voilà l' aventure la plus singulière...

PIERRE (*hors de lui.*)

N' y a pas d' singularité qui tienne. C' est p' t être ma veste qui vous chiffonne ? (*il l' ôte et la jette*) eh ! ben la v' la, ma veste, et j' crois à présent qu' j' en vau, ben un autre ?

AIR : *La vérité perd ses attraits* (de l'Exil de Rochester).

Vous m'avez insulté c'matin ,
J'en pleure encor lorsque j'y pense ,
Trompé, trahi , je viens enfin
Vous d'mander raison d'cette offense.
Je l' sais , je n' suis pas d' votre rang ,
Mais la distanc' s'ra rapprochée ,
Lorsqu'entre vous et l' paysan
N'iaura qu' la longueur d'une épée.

ERNEST.

Pierre, votre ressentiment est juste. En me faisant comprendre mes torts, vous venez d'acquérir mon estime... un noble cœur peut battre sous la veste d'un paysan, comme sous un uniforme... je vous ai offensé, je vous dois une réparation... quel sera votre témoin ?

SIMON (*paraissant*).

Moi, mon officier.

ERNEST.

Que vois-je ? Simon...

SIMON.

Moi-même, monsieur... Comme père j'aurais peut-être le droit de vous adresser à mon tour quelques reproches, mais la conduite de Pierre m'en dispense. (*à Pierre*) Embrasse-moi, mon ami, tu viens d'agir en galant homme, et tu as fait voir à monsieur que le courage et l'honneur peuvent se rencontrer dans toutes les classes.

ERNEST (*avec dignité*).

Pendant la fête, à cinq heures précises ; je serai dans la grande avenue du bois.

SIMON.

Nous aurons l'honneur de vous y attendre, mon officier.

(*Ernest sort*).

SCÈNE XII.

SIMON, PIERRE et bientôt après SUZANNE

PIERRE (*après un moment de silence*).

Comment, à cinq heures?..

AIR : *Du vaudeville de Vadé à la Grenouillère.*

J' l'avouons, je n'en reviens pas,
Pourquoi ce r'tard, queu drôl' d'envie !
Y m' sembl' qu'il valait mieux de c'pas
Aller terminer la partie ,

Au moins c' s'rait une affair' finie ;
Mais r' mettre ça, t'nez sans façons,
Ça m' semble un' chose extraordinaire.
Cesoir, lorsque nous nous battons,
Nous r'semblerons à ces poltrons
A qui faut l' temps d' s'mettre en colère,

SIMON.

Allons, allons, en voilà assez, petit crâne, j'aperçois
ma fille, silence sur ce chapitre-là.

SUZANNE (*entrant*).

Vous v'là, mon père, le bal est déjà commencé, est-cé
que vous n' viendrez pas à la fête.

SIMON (*avec humeur*).

La fête... non, j'attends M. le Comte.

SUZANNE.

Comme vous me dites ça! est-cé que vous êtes fâché
contre moi?

SIMON.

Parbleu! croyez-vous que je n'ai pas remarqué avec
quelle indifférence vous traitez Pierre depuis quelquetemps?
et cependant, où trouverez-vous un meilleur garçon, un
mari plus laborieux, plus rangé?

PIERRE.

N' la grondez pas, père Simon.

SUZANNE.

Ah! je vois d'où vient vot' mauvaise humeur. C'est mon-
sieur qui sera venu vous faire des rapports contre moi. Il
vous aura dit des mensonges et vous l'aurez écouté, j'en
suis bien sûre. Mais qu'il prenne garde à lui, je l'aime déjà
moins de jour en jour, et j' finirai par n' plus l' souffrir du
tout.

PIERRE (*pleurant*).

Là, vous l'entendez, j'espère qu'elle n' s'en cache pas,
Dieu, de Dieu, faut y que j' sois malheureux!

SUZANNE (*le narguant*).

Adieu monsieur Pierre, je m'en vas à la danse.

SIMON (*l'arrêtant par le bras*).

Un moment, il faut ma permission pour ça, et c'est que
je ne la donne pas; restez ici mamselle.

SUZANNE.

Comment mon père, vous voulez... oh! vilain Pierre,
va!!!

SIMON.

Hein ! je crois , dieu me pardonne , que tu te révoltes.

PIERRE (*avec émotion*).

Allez mamselle Suzanne , je m' doute ben de c' que vous voulez y aller faire à la danse , n'y a pas qu' les violons qui vous y attirent , mais on n' m'y verra pas , moi !... autrefois nous avions tant d' plaisir à y aller ensemble !... c'est plus la même chose à présent !.. j' sàis ben qu'est-ce qu'en est cause , mais vous vous en r'pentirez p't-être , allez.

AIR : *D' Ourika*.

Avec un autre plus d'richesse
Vous attend p't-êtr' , mais consultez votre cœur ,
Pour vous aura-t-il ma tendressè ,
Et l'mêm' désir d'assurer vot' bonheur !
Craignez de vous tromper vous-même .
Ah ! croyez-moi , rej'tez ses vœux...
Il peut vous dire qu'il vous aime ,
Mais y n'vous l'prouverait pas mieux !

(*Pierre sort en pleurant , et Suzanne laissant voir quelque trouble , le regarde s'éloigner.*)

SUZANNE (*à part*.)

Pauvr' garçon... i m' fait de la peine !

SIMON.

Ah ! voici monsieur le Comte.

SCÈNE XIII.

SIMON , SUZANNE , LE COMTE.

LE COMTE.

Enfin j'ai pu quitter ces braves gens... eh bien mon cher Simon , qu'as-tu donc de si important à m'apprendre ? l'inquiétude que j'ai lue sur tes traits , ne m'a point permis de différer plus long-temps à venir te joindre : voyons mon brave , parle , de qui as-tu à te plaindre ?

SUZANNE (*bas à son père*.)

Mon père , n'accusez pas monsieur Ernest , je vous en prie.

SIMON.

Taisez-vous , mamselle.

LE COMTE.

La gentille Suzanne semble prendre la défense du cou-

pable... les femmes sont si indulgentes ! voyons, je t'écoute.

SIMON.

Mon général... (*à part.*) je ne sais vraiment comment lui tourner ça, (*haut*) c'est que voyez vous... ce que j'ai à vous dire... (*à part.*) morbleu ça m'étouffe plus que si j'avais un boulet de quarante-huit sur la poitrine !

LE COMTE.

Explique-toi.

SIMON.

Autrefois, quand j'avais reçu une insulte, vous savez mon général, que je n' venais pas vous porter plainte, mon bancal était toujours là pour me donner raison... mais aujourd'hui, c'est bien différent.

Air : à soixante ans.

Ne croyez pas que les glaces de l'âge,
Ai'nt de mon bras affaibli la vigueur,
On n' vieillit pas quand on a du courage,
Quoiqu' vétérans, je suis jeune en valeur ;
Mes cheveux gris n'ont pas changé mon cœur.
Mais enchaîné par la reconnaissance,
De mes chagrins j' dois épargner l'auteur, (*bis.*)
Car il faudrait, pour venger mon offense,
N' plus voir en lui l'ami d' mon bienfaiteur. (*ter.*)

LE COMTE (*vivement.*)

Que dis-tu ?

SIMON.

V'là l' grand mot lâché !

LE COMTE.

Ernest aurait pu s'oublier au point...

SIMON.

Je me serais chargé de lui rendre la mémoire, mais ce soin-là vous r'garde, mon général. J'aurai bien assez de mettre ce petit mutin là à la salle de police.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

SIMON.

Que mamselle a manqué aussi à la discipline, en s' permettant de disposer d' son cœur sans en demander la permission à son chef de file.

LE COMTE.

Comment, mon enfant, vous aimez...

SIMON.

Monsieur Ernest, rien que ça !

SUZANNE.

Ah! monsieur le Comte, j' vous promets bien que c' n'est pas d' ma faute.

AIR : *Du droit du Seigneur* (opéra-comique).

Il me disait dans son délire :
« Mon bonheur dépend d' nos amours ;
» Si tu n'as pitié d' mon martyre,
» Suzanne, tremble pour mes jours. »
Il voulait s' brûler la cervelle...
Pour empêcher un tel malheur,
J' l'aime et j' veux lui rester fidelle
Par humanité Monseigneur.

LE COMTE.

Pauvre enfant!

ou : *Restez, restez troupe jolie.*
Qu'elle est hélas! votre imprudence!
Quoi! vous avez craint sa douleur?...
Apprenez donc que l'inconstance
Fut de tout temps son seul bonheur. (*bis.*)
A votre refus, moi, je doute,
Qu'il fut bien mort, en vérité;
Craignez d'apprendre ce que coûte
Trop d'amour pour l'humanité!

D'ailleurs, il est un moyen plus sûr pour vous guérir d'une passion qui ne ferait que votre malheur.

SUZANNE.

Mais si ce malheur n' m'effraie pas.

LE COMTE.

Voyons, Suzanne, si je vous prouve aujourd'hui qu'Ernest est engagé ailleurs par les mêmes sermens?

SUZANNE.

Oh! alors, pour me venger, j'épouserais Pierre tout d' suite.

LE COMTE.

Eh! bien, ce soir vous signerez votre contrat.

SUZANNE (*vivement*).

Sitôt!...

SIMON.

Peste! il n'y a pas de temps à perdre! Mais j'aperçois monsieur Ernest au bout d' cette allée.

LE COMTE.

Je vais à l'instant même commencer l'épreuve; de ce pa-

villon , vous pourrez tout entendre... Je crois que notre conversation suffira pour vous persuader qu'il ne voulait que vous tromper.

SUZANNE.

Oh ! ça n' sera pas facile , j' vous en avertis.

LE COMTE.

Vous êtes femme , et le dépit fait faire bien des choses.

ALR : *Oui je vous quitte.*

Mais du silence ,
Ernest avance ,
Bientôt je pense ,
Tout changera.

SUZANNE.

J' suis sûr' d'avance
Que sa constance
De c't' épreuv' là
Triomphera.

(Se dirigeant vers le pavillon.)

En entrant là , je n' sais pourquoi
D'inquiétude , hélas ! mon cœur palpite.

SIMON.

Dans c' pavillon cachons-nous vite...
Allons Suzann' du courage , suis-moi.

LE COMTE.

Mais du silence ,
Ernest avance ,
Bientôt , je pense ,
Tout changera.

SUZANNE ET SIMON ENSEMBLE.

J' suis sûr' d'avance	}	El' croit d'avance
Que sa constance		Que sa constance
De c't'épreuv' là		De c't' épreuv' là
Triomphera.		Triomphera.

(Ils entrent dans le pavillon.)

SCÈNE XIV.

LE COMTE ET ERNEST *en scène*, SIMON ET
SUZANNE *à demi-cachés*.

LE COMTE (*à part*).

Le voici , commençons.

SIMON (*à la fenêtre du pavillon*).

J'espère que nous sommes aux premières loges !

ERNEST (*entrant*).

Eh ! bien mon cher Comte, je vous cherche depuis une heure ; pourquoi donc avez-vous quitté si brusquement la salle du festin ? seriez-vous las des honneurs qu'on vous prodigue ?

LE COMTE.

Ma foi, mon ami, je n'étais pas fâché d'être seul, pour me remettre un peu de l'émotion que ces braves gens m'ont fait éprouver. Je suis, d'ailleurs, enchanté de pouvoir causer librement avec toi. Me diras-tu ce qui, depuis six mois, a pu te retenir dans ce château, que tu ne visitais qu'une fois, au plus, par an ?

ERNEST.

Que voulez-vous, je me suis retiré du monde ; la nature est si belle !!!

LE COMTE, (*souriant*.)

Elle commence à devenir un peu triste, en novembre.

ERNEST.

Point du tout. Je vous surprendrai donc bien, lorsque je vous annoncerai que j'ai résolu de rester ici tout l'hiver ?

SIMON, (*à part*.)

Aie ! aie !

SUZANNE (*de même*.)

Qu'est-ce que j'vous disais ?

LE COMTE.

Tu plaisantes : à quoi passeras-tu donc ce temps, que tu employais si joyeusement à Paris ?

ERNEST.

Je chasserai, je monterai à cheval, je parcourrai vos vastes domaines. Il est si agréable de s'égarer dans les bois !

LE COMTE, (*riant*.)

Eh ! mon cher, comme tu es devenu romantique ! est-ce que tu serais amoureux, par hasard ?

ERNEST.

Moi?... (*à part*.) Pierre aura sans doute parlé, donnons lui le change. (*Haut et riant*.) Amoureux, moi... j'ai fait certainement bien des folies, mais jamais celle-là, par exemple ! non, non, l'amour seul de la campagne me retient dans votre château. C'est une passion comme une autre ; je les ai eues toutes, excepté celle-là, je ne suis pas fâché non plus de la connaître.

SIMON, (*à part.*)

Ça va bien!

LE COMTE.

Allons, je vois que je me suis trompé. Mais s'il faut te l'avouer franchement, j'avais cru que parmi nos petites villageoises...

ERNEST.

Ah! vos villageoises, il n'y en a pas une à qui un jeune homme de bon ton puisse s'adresser; elles sont toutes, sans exception, d'une lourdeur, d'une gaucherie!... on a été habitué à mieux que cela. (*à part.*) Pauvre Suzanne, si tu m'entendais!...

LE COMTE, (*de même.*)

Il veut jouer au plus fin, et donne lui-même dans le piège. (*Haut.*) Eh! ma foi, je ne partage pas ton avis; Joséphine, la fille du maître de poste; Suzanne, surtout...

ERNEST.

Suzanne!... ah! monsieur le Comte, où donc avez-vous les yeux! (*à part.*) comme il me fait mentir!

SUZANNE, (*de même.*)

Eh! bien, il m'arrange joliment!

ERNEST, (*riant.*)

Parmi celles que vous venez de me citer il n'y en a pas une de passable.

SUZANNE, (*à part.*)

Le malhonnête.

ERNEST.

Et admettons encore qu'il me prenne un pareil caprice, vous concevez bien que ce ne serait pas de longue durée.

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

A Paris, j'ai connu Sophie,
Hortense, Lucile et Louisa,
Rose, Elmire, Adèle, Julie,
Mathilde, Elise... et cœtéra...
Mais en ces lieux, deyenü sage,
Si j'aime, c'est pour un instant...
Les sermens qu'on fait au village,
Autant en emporte le vent.

SIMON, (*à part.*)

Peste! quel catalogue!

SUZANNE, (*de même.*)

En voilà-t-il, grand Dieu!

LE COMTE, (*souriant.*)

Allons, allons, mon cher Ernest, je vois que tu n'as pas changé, tu es toujours aussi mauvais sujet; mais prends-y garde, tant de légèreté pourrait peut-être...

ERNEST.

Me nuire auprès des belles?... au contraire; ma réputation d'inconstance m'avait mis à la mode. Elle avait piqué l'amour-propre de nos plus jolies femmes; elles employaient tout leur art pour me retenir dans leurs fers... quelques-unes, même, ont fini par m'aimer sérieusement... toucher le cœur d'une coquette! c'est un triomphe qu'on devrait couronner... après l'avoir obtenu, je volais à de nouvelles victoires; vengeant ainsi ces pauvres amans qui, toujours aux genoux de leurs maîtresses, ne sont plus que leurs esclaves, leurs victimes, même... Allez, quoique nous puissions faire, nous ne rendrons jamais à ces dames les tourmens qu'elles causent aux insensés qui ont la folie de les aimer sérieusement.

LE COMTE.

On ne te reprochera pas cette folie là, par exemple!

SIMON, (*à part.*)

Peste! il s'en faut!

SUZANNE, (*de même.*)

Quelle horreur! j'crois que j'vas m'trouver mal.

ERNEST.

Ah! çà, j'espère que nous avons assez causé sur ce chapitre; vous allez sans doute revenir vous mettre à table?

LE COMTE.

Oui, oui, va joindre nos convives, je ne tarderai pas à te suivre.

ERNEST.

Songez que monsieur Gédéon vous attend pour vous débiter sa harangue.

LE COMTE.

AIR : *Du vaudeville des B'ouses.*

Pour moi, mon cher, écoute-le de grâce,
Je crains beaucoup de pareils orateurs.

ERNEST.

Puisqu'aujourd'hui vous me cédez la place,
J'en dois avoir les ennuis, les honneurs.
(*A part.*) Je m'applaudis du succès de ma ruse,
A ses sermons, oui, je viens d'échapper.

LE COMTE. (*de même*).

De sa gaîté, malgré moi, je m'amuse ;
Car il se perd en voulant me tromper.

LE COMTE.

ENSEMBLE. { Pour moi, mon cher, écoute le de grâce, etc.
ERNEST.
Puisqu'aujourd'hui vous me cédez la place, etc.

SCÈNE XV.

LE COMTE, SIMON ET SUZANNE. *En scène.*

SUZANNE.

Enfin, il est parti ! le monstre ! !

LE COMTE.

Eh ! bien, mon enfant ?

SUZANNE.

Ah monsieur le Comte, je crois que j'en mourrai. Une, encore passe, mais deux, trois, quatre, cinq... une douzaine... quelle abomination ! comment vous n'fait' pas des lois là-d'sus !

LE COMTE.

J'espère qu'à présent vous ne l'aimez plus ?

SIMON.

J'voudrais bien voir !...

SUZANNE.

Moi, je l' déteste, je le haïs, et pourtant j' sens encore là... mais une douzaine... ah ! c'est trop fort !

LE COMTE.

Enfin, vous renoncez à lui ?

SUZANNE.

Dam' je n' sais pas trop, monsieur le Comte, j' l' ai- mais tant, qu' je ne peux pas tout d' suite comme ça... mais c'est égal, faut qu' je m' venge ; j' épouserai Pierre ; ça lui f'ra peut-être d' la peine, et ça m' consolera ; d'ail- leurs, il m' aime celui-là ! il est un peu bête, mais quéqu' ça fait, y m' vengera tout aussi ben qu' un autre.

SIMON.

Bien Suzanne, bien mon enfant... voilà de la résolution. de peur qu'elle ne dure pas, nous allons signer le contrat tout à l'heure. J'ai pris mes précautions, M. Gédéon a dû prévenir le notaire ; il faut que tout soit bâclé avant qu' monsieur Ernest puisse être instruit...

SUZANNE (*avec dépit*).

Au contraire, je veux qu'il le sache, je veux qu'il signe à mon contrat.

LE COMTE.

Elle a raison, j'approuve cette idée. Tenez, mon enfant, prenez ce crayon, mettez-vous à cette table, et écrivez ce que je vais vous dicter.

SUZANNE (*s'asseyant*).

Oui, oui... monsieur le Comte... je suis prête; une douzaine! ah! les hommes!

SIMON (*bas au comte*).

Hardi, mon Général, n' lui donnons pas l' tems d' se r'connaître. (*à part*) Il est déjà plus d' quatre heures, et j' tremble que le moment n'arrive....

LE COMTE (*dictant à Suzanne*).

Monsieur Ernest...

SUZANNE (*sans l'écouter*).

Si jamais j'aime qu'équ'un à présent!...

LE COMTE..

Ecrivez-vous, Suzanne?

SUZANNE.

J'y suis, monsieur le Comte... (*à part*) Pierre n'a qu'à prendre garde, car j'réponds ben...

LE COMTE (*dictant*).

Monsieur Ernest, connaissant votre amitié pour moi...

SUZANNE.

Elle est jolie, son amitié!... après! M. le comte.

LE COMTE (*de même*).

Certaine que vous vous intéressez à mon bonheur, je vous annonce que je vais être l'épouse de Pierre, mon compagnon d'enfance et le mari de mon choix.

SIMON (*à part*).

Bravo! mon Général mène c't'affaire là comme un régiment à l'ennemi!

LE COMTE (*dictant toujours*).

Et je vous prie de vouloir bien me donner une preuve de votre affection, en venant signer comme témoin à mon contrat de mariage.

SUZANNE.

Croyez-vous qu' ça sera assez fort?

LE COMTE (*souriant*).

Oui, oui mon enfant, la leçon sera suffisante.

SIMON.

Ah ! mon Général, que d'obligations !

SUZANNE (*écrivait*).

Signé : Suzanne Simon, femme Pierre.

SIMON.

Mais tu ne l'es pas encore.

SUZANNE.

C'est égal, ça fera plus d'effet... là... Qu'est-ce qui portera ça ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE (*accourant*).

Monsieur le Comte ! monsieur le Comte... v'là un courrier tout doré et galonné en argent qui vient d'apporter c' paquet là pour vous.

LE COMTE

Donnes, mon ami.

SUZANNE.

Tiens, Pierre, vois-tu c' petit billet là ?

PIERRE.

Certainement qu' je l' vois ben, c'est-y pour moi ?

LE COMTE (*après avoir ouvert le paquet que vient de lui remettre Pierre*).

Qu'ai-je lu !...

SUZANNE (*à Pierre*).

Non, c'est pour M. Ernest, veux-tu le lui porter ?

PIERRE.

Ah ! ben, c'lui là serait un peu fort ! que vous n' soyez pas ma femme, ça dépend d' vous, mais qu' j'aille porter vos billets doux à mon rival ? pus souvent, par exemple ! vous pouvez ben y aller vous-même.

SIMON.

Vas-y, tu en seras enchanté, je ne te dis que ça.

PIERRE.

Comment, qu' vous dites que j' serai...

SIMON.

Enchanté ; vas donc ?...

PIERRE.

Allons, je me risque ; mais si j' suis pas enchanté, c'est à vous que j' m'en prendrai d'abord.

SUZANNE.

Vas Pierre, tu m' feras plaisir.

PIERRE.

J' vous ferai plaisir !... ah ! alors ça suffit mamselle , je m' mets en route. (*à part*) Que diable , quéqu' ça signifie ?

LE COMTE.

Reviens de suite , on aura besoin de toi.

PIERRE.

Pour porter encore qu'euque chose ?

SIMON.

Tu le verras , curieux ; ne perds pas de temps. (*Pierre sort.*)

LE COMTE (*à part.*)

Ce message ne pouvait venir plus à propos pour assurer la tranquillité de Suzanne.

SIMON.

La nouvelle que vous venez de recevoir , paraît vous faire plaisir , mon général.

LE COMTE.

Oui mon brave , et tout à l'heure , tu partageras ma joie .

(*Ritournelle de l'air suivant.*)

SUZANNE (*remontant la scène*). .

Ah ! bon dieu !... mon père... v'là d'jà monsieur Gédéon avec le notaire et tous nos amis.

SIMON.

Eh bien ! tu dois en être contente ?

SUZANNE.

Dam . . . j' crois qu'oui , mais c'est égal , y m' semble qui sont v'nus ben vite.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GÉDÉON, UN NOTAIRE, VILLAGEOIS,
VILLAGEOISES.

CHOEUR.

Air *Amis le soleil va paraître.* (*De la Muette.*)

Nous v'nons au contrat de votre fille,
Avec plaisir pour signer tous,
De vot' bonheur, de c'lui d' vot' famille,
Vous trouverez des témoins parmi nous.

GÉDÉON.

Mon cher Simon , voilà monsieur Girard , que vous m'avez prié d'amener.

LE COMTE (*au notaire*).

Ajoutez sur votre contrat que la future apporte dix mille francs de dot.

TOUS.

Dix mille francs!

SIMON (*vivement*).

Mais mon général vous oubliez...

LE COMTE.

Au contraire, je ne fais qu'acquitter une dette sacrée.

Air : *d' Aristippe*.

En d'autres temps au pied des pyramides,
Un ciel en feu devorait nos soldats,
Au fer brillant d'ennemis intrépides,
Notre sang-froid présentait le trépas. *bis*.
Mon père, hélas ! sous l'effort de leur rage !
Allait tomber... tu vins le secourir.
Il m'a transmis sa dette en héritage,
En ce moment je dois m'en souvenir.

SIMON (*avec émotion*).

Morbleu mon général, ce que vous venez de me rappeler là... y m' semble qu' j'y suis encore... et... et j' pleure comme un enfant. J'accepte, mais c'est en jurant d' vous consacrer le reste d' ma vie. Ma pauvre fille, j' n'aurai donc plus d'inquiétude sur ton avenir, tiens, d'mande à mon général la permission d' l'embrasser.

LE COMTE.

Le baiser d'une jolie femme est toujours une faveur, c'est à moi de la solliciter.

SUZANNE.

Ah ! monsieur le Comte, c'est d' bien bon cœur !

(*Le comte l'embrasse, à ce moment Pierre paraît.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE (*s'arrêtant au fond.*)

Eh bien ! monsieur le Comte aussi !... ah ça, ils en veulent donc tous !

SIMON.

Ah ! c'est toi, Pierre, eh bien ! monsieur Ernest...

PIERRE (*avec humeur*).

Il a son billet, mais j' vous déclare que j' suis pas enchanté du tout.

SIMON.

Tu vas l'être tout à l'heure.

PIERRE.

Ah oui! tout ça, c'est des attrapes; Dieu de Dieu! je suis t'y bête d'être amoureux comme ça...

(*Il tape du pied, et crève son chapeau.*)

LE COMTE.

D'une femme qui consent à t'épouser, je ne vois rien là de bien malheureux.

PIERRE (*vivement*).

C'est-y possible!... Comment, Suzanne, que tout l' monde a embrassée, c'est moi qui l'épouse?

SIMON.

Eh! oui, nigaud, signeras-tu ton contrat?

PIERRE.

Si j' signerai!! mais, cent fois, si vous voulez. Moi son mari! donnez-moi vite la plume, monsieur Girard!

LE NOTAIRE.

Prenez donc garde.

GÉDÉON.

Tu fais un pâté.

PIERRE.

C'est ma pataraphe, j' n'en fais jamais d'autre. (*à Suzanne.*)
A vous, mam Pierre... mam Pierre!... quel toc toc qu' ça fait là-dedans!

SUZANNE.

Allons... ç' pauvre garçon, y m'aime tant. (*elle signe.*)

LE COMTE.

A toi, mon brave?... (*Prenant ensuite la plume.*) à mon tour. Maintenant il ne manque plus que le nom d'Ernest.

SIMON (*qui a remonté la scène*).

Justement, le voici.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST (*accourant*).

Qu'ai-je appris! grands dieux! Suzanne!....

LE COMTE (*avec sang-froid*).

Mais arrive donc, Ernest, comment, tu te fais attendre.

ERNEST (*vivement*).

Il serait vrai que Pierre...

LE COMTE.

Epouse Suzanne, oui, mon ami; c'est un honnête garçon du même rang que sa femme, il fera son bonheur. Connaisant ton attachement pour Simon, je ne doute pas que tu ne partages sa joie, et tu voudras bien signer au contrat de mariage de sa fille.

ERNEST:

Moi!...

LE COMTE.

Je t'ai donné l'exemple, (*bas*) et tu ne peux t'y refuser.

AIR : *Soldat français né d'obscurs labourours.*

Sur ce contrat quand je verrai ton nom,
Je n'aurai plus à craindre eucor d'orage;
Car, du repos des enfans de Simon,
Ta signature est aujourd'hui le gage.
De Pierre, un jour, si, troublant le bonheur,
Tu méditais une nouvelle injure,
Tu ne serais qu'un lâche suborneur;
Car on n'est plus homme d'honneur
Lorsqu'on manque à sa signature.

ERNEST (*à mi-voix*.)

Vous savez tout, je le vois... la leçon que vous m'avez donnée est bien forte, mais je suis digne d'en profiter. (*haut*) Pierre, oublions tout ce qui s'est passé, en gage de réconciliation, je vais signer votre contrat: et vous, touchez là:

PIERRE.

Ah! monsieur Ernest, c'est moi qui vous d'mande ben pardon. Vous savez, par rapport à l'affaire de tantôt. .

LE COMTE (*prenant la main d'Ernest*).

Bien Ernest, je suis content de toi.

SIMON.

Allons, allons, ne parlons plus de rien, et ne pensons qu'au bonheur des futurs époux.

ERNEST (*bas au comte.*)

Ah! je ne me sens pas la force d'en être le témoin, laissez-moi fuir de ce château.

LE COMTE (*à Ernest.*)

Dès demain, tes vœux seront satisfaits, (*surprise*) j'ai sollicité pour toi auprès de notre monarque, une mission pour la Grèce, il a daigné accéder à ma demande, voici ta nomination à un poste honorable, tu partiras demain, et je t'accompagnerai.

ERNEST.

Vous!

LE COMTE.

Moi même, après avoir défendu à la tribune les droits de mes compatriotes, j'irai sous nos drapeaux défendre la cause des Hellènes : je serai cette fois ton guide au champ d'honneur, et la gloire te fera bientôt oublier les peines de l'amour.

ERNEST.

Ah monsieur le Comte, au seul mot d'honneur et de gloire, mon âme a repris son énergie, je me montrerai digne de votre amitié et de la confiance du souverain.

LE COMTE (*à tout le monde*).

Que le reste du jour soit consacré au plaisir (*à Ernest*), nous irons ensuite chercher la gloire, en combattant pour la liberté.

CHOEUR.

Air : *au marché qui vient de s'ouvrir.* (Muette de Portici.)

Par nos danses et par nos jeux,
Amis, fêtons ce jour heureux,
Que nos accens, nos cris joyeux,
En cet instant s'élèv'nt aux cieux.
Puisse un Dieu juste et protecteur,
Exaucer l'vœu de notre cœur ;
Honneur au défenseur des lois,
Honneur au soutien de nos droits!

(38)

LE COMTE AU PUBLIC.

AIR : *De Julie.*

De nos auteurs, devenu mandataire,
Je ne m'avance, hélas! qu'avec frayeur,
Car, dépouillé d'un noble caractère,
Je ne suis plus qu'un timide orateur.
Pour moi, messieurs, quelle cruelle injure,
Si, quand je viens en députation,
Rejetant la pétition,
Vous alliez crier la clôture.

REPRISE DU CHŒUR.

Par nos danses et par nos jeux, etc.

FIN.



IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N. 4.